

ALBERT LAURA : Le magicien des cougourdots

Dans notre enfance nous avons tous lu, ou bien on nous a raconté qu'une bonne fée, pour que Cendrillon puisse aller au bal, avait transformé une citrouille en carrosse. Mais qui sait que nous avons dans notre bonne ville de Vence quelqu'un qui fait beaucoup mieux ? Albert Laura : une sorte de Merlin l'Enchanteur des cucurbitacées. Il vous les transformera, lui, en a peu près tout ce que vous voudrez. Avec tout de même une préférence pour des personnages tels Bastian contrari, lou Passagin, Jouan Badola, l'Ome qu'es pichin, tous issus du folklore niçois.

Bien que né à Briançonnet, Albert vient tôt à Nice où il fréquente l'école communale de Barla, puis celle du port. C'est ensuite le centre d'apprentissage Jules Ferry de Cannes et, diplôme en poche, son parcours professionnel va se dérouler à Vallauris. Les poteries Picot, les carrelages Almone et la céramique Leduc seront les trois établissements où il pourra laisser libre cours à son savoir-faire, avant qu'en 1988 il ne s'installe à Vence.

Il me reçoit dans son atelier rempli de pots de peinture, de pinceaux et d'outils divers. Avec ses lunettes et sa barbe blanche, Albert me fait penser à Gepetto, le personnage de Collodi, père de Pinocchio. Entre ses mains un cougourdon qui n'en est déjà plus tout à fait un, il a deux yeux, un début de bouche... « Dis-moi Albert, tes cougourdots me rappellent les premiers dessins animés de Walt Disney « Les Silly symphonies » ; comment l'idée t'est-elle venue de les transformer de la sorte ? Dans ton enfance place Arson tu n'as pas dû en voir beaucoup ? ».

« Tu veux dire comment je me suis «encougourdé » ? Ne cherche pas ce mot dans le dictionnaire il n'y est pas. En fait, moi, des cougourdots j'en ai toujours vu chez mes grands-parents, que ce soit chez ceux du quartier de la Madeleine ou bien ceux de Vence. Dans nos campagnes, même s'il n'était pas comestible il était bien utile. Déjà en poussant sous les tonnelles en été il donnait de l'ombre ; évidé tu avais une gourde pour emporter à boire, coupé en deux il devient une écuelle avec son manche ; elle va servir pour mettre le sulfate pour la vigne dans la sulfateuse ou bien encore pour épandre sur les cultures un engrais des plus naturels. Les jours de fêtes il devient instrument de musique : « Zounzou », « Gratua » ou bien « Petadou » ; on en jouait dans les festins et aussi dans les « Vespa », ces orchestres de quartier, sortes d'orphéons humoristiques liés à l'époque du carême.

De tout petit je suis toujours monté en famille au festin des cougourdots à Cimiez. Beaucoup de choses ont changé dans notre région mais cette fête elle est restée très authentique, je dirais même qu'elle est un peu magique. Il y a toujours « La Ciamada Nissarda », « Nizza la Bella », « Lou Caïreu ». Peu de touristes, on se retrouve entre niçois, on parle niçois, on mange niçois, on est là en famille et en connaissance comme si la ville était redevenue un grand village comme jadis. C'est cette ambiance qui m'a suggéré l'idée de faire tous ces petits sujets de notre tradition sans oublier ceux de la crèche. »

La tradition niçoise c'est aussi son théâtre ?

« Oui, je vois où tu veux en venir. J'ai joué dans plusieurs pièces avec la troupe de Jean-Marie Rami « Lou Cepoun », et j'en ai aussi écrit quelques-unes en dialecte niçois : « Barchoulin », « Toujou unit », « Toun », « L'Adjuda Pastrouh », des pièces comiques qui ont été interprétées par la troupe de la Ciamada. Elles m'ont valu d'être cité dans l'ouvrage de Rémy Gasiglia consacré au théâtre niçois des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, j'ai une chance de passer à la postérité. J'ai composé quelques chansons pour leur chorale dont « Nina », et aussi pour l'association « Les Chevaliers de la Buffa qui chaque année se réunit le troisième jeudi de novembre ».

Je suppose qu'elle ne se réunit pas pour faire pénitence ?

« Loin de là, c'est le repas de ce groupe avec beaujolais nouveau. On mange, on boit, on chante et on promène « Bouffalabrac » dans toute la cité marchande. Pour Vallauris, qui est quand même la ville où j'ai passé une grande partie de mon existence, j'ai composé une pastourelle provençale en dialecte vallaurien ».

À ce propos, tu as beaucoup étudié le dialecte vençois et les différences qu'il peut y avoir d'une ville ou d'un village à un autre pour ce que l'on appelle aussi le patois. Tu peux donner quelques exemples ?

« Ces différences se retrouvent surtout dans les conjugaisons : pour « où tu vas » on va te dire à Nice « Doun vas », à Vence aussi, mais à Vallauris ce sera « Ount vas ». « Que dis-tu » donne en dialecte niçois « Que diés », en vençois « Que diès » et en vallaurien « Que disèr » ; des formes qui se retrouvent aussi dans le Var. »

On peut dire, Albert, que tu es quelqu'un de très occupé.

Vé, me resta just lou temp de me liege la tieu revista » (1)

Propos recueillis par Raymond ARDISSON

(1) « Vence et ses environs » n° 14